

Enrico BENEDETTO : Le pasteur et le Conseil

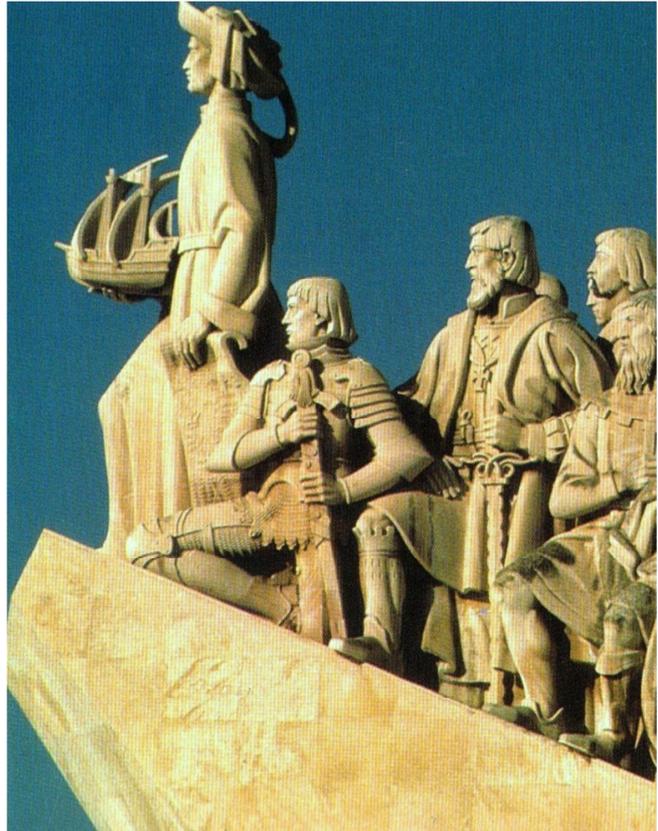
Enrico BENEDETTO est pasteur de l'Église Réformée de France à Clamart – Issy-les-Moulineaux. Avant d'effectuer ses études de théologie, il était diplômé en philosophie et en journalisme en Italie. Après avoir exercé un ministère pastoral fructueux, il se prépare à devenir professeur, en 2011, à la Faculté de théologie protestante à Rome. A l'APF, il est déjà intervenu, mais comme témoin, lors de la Pastorale nationale de 2006 à Versailles.

Une ballade rhapsodique.

Je suis très honoré de votre invitation et heureux d'être parmi vous et avec vous dans cette crèche professorale, car je serai bientôt bébé professeur, qui devient la nôtre. Ce n'est pas la première fois que je suis parmi vous, donc je salue aussi votre endurance et au passage, votre masochisme. Le terme de conférence ne se prête pas trop à la nature de l'exercice. S'il fallait employer des termes musicaux, je parlerai de rapsodie qui est infiniment moins ambitieuse que la symphonie. Il s'agit quelque part d'une sorte de « travelling sonore » ou vocal, plutôt, comme une sorte de tableau impressionniste. C'est ce temps là que nous allons passer ensemble. Et comme toute rapsodie, il y a un côté promenade que j'espère pouvoir cultiver avec votre complicité. Je pars du lieu où nous sommes (la salle est décorée par quelques tableaux symbolisant quelques pays d'Europe). Je le définirai comme un lieu dépourvu de toute émotion architecturale (ce qui en ferait un excellent temple pour l'Église Réformée de France) mais avec une source d'inspiration iconographique qui est à votre droite et à ma gauche.

À l'affiche : le Monument des Découvertes.

Cette salle s'appelle « Lisbonne ». Je commence donc par le Portugal. Voyez cette image. Un ciel bleu qui rend rêveur les franciliens. Et à l'intérieur du ciel bleu, on voit un groupe statuaire qui contient les ingrédients (mais mon exégèse est abusive...) qui nous réunissent aujourd'hui. Tout d'abord, deux figures, par forcément de la même taille, ni au même niveau. Il y a une épée. Permettez-moi, avec la lettre aux Hébreux de considérer que l'Écriture sainte est une épée à double tranchant. Et permettez-moi de ne pas considérer que l'épée ne fasse pas partie du bras séculier de l'Église.... Je ne suis pas catholique, vous me le pardonnerez. Enfin, il y a le bateau et, que Dieu nous en garde, le pasteur et le conseil presbytéral ne sont pas les commandants de ce bateau. Ce bateau, qui est aussi un emblème ancien pour l'Église: pensez au symbole du Conseil



œcuménique des Églises à Genève. Ce bateau tenu dans la main. Et parfois j'ai le sentiment et je crois que le conseil aussi, les conseillers ou les anciens, d'avoir une belle barque dans les mains. Pour la territorialité qui est la mienne, cela s'appelle secteur de bois. L'image de la barque peut paraître un peu saugrenue mais il y a une dimension navigation et traversée dans ce qui nous réunit ici. Et enfin, la main gauche de la grande figure tient une sorte de parchemin. Laissez-moi l'imaginer en rouleau de l'Écriture, à l'ancienne, un rouleau qui se déroule : comme nos vies, et sur lequel on ne peut pas « cliquer », comme on fait sur les pages internet. Voilà par quoi je commencerai.

Le pasteur *et* son Conseil.

J'en arrive à mon vrai commencement qui est la reprise de l'intitulé de notre causerie.

S'il fallait le traduire en latin (et bien sûr, il ne faut pas le traduire en latin, cela m'arrange de vous le dire), contrairement au français, on aurait deux possibilités, non pas pour le pasteur, ni pour le Conseil mais pour ce qu'il y a entre le pasteur et le Conseil. A savoir en français, la notoire conjonction « et » qui en plus est identique à la conjonction latine. Mais les latins avaient des conjonctions très variées. Si on reprend notre ami Martin Luther, dans l'une de ses phrases les plus célèbres, est-ce que c'est « *Simul Justus et Peccator* » ? à savoir à la fois « juste et pécheur » ? ou est-ce que c'est « *Simul Justus ac Peccator* » ? Je ne fais pas dans les antiquités bibliques ou de l'histoire de l'Église mais à chaque fois que j'ai essayé de vérifier, on m'a toujours répondu que c'est « *ac* »

Quelle est la différence entre « et » et « ac » ? C'est que par le « et », il y a ajout. C'est un processus d'adjonction. Exemple un yaourt fraise et framboise, réunis ensemble. « *ac* », c'est un lien beaucoup plus fort parce que cette conjonction est essentiellement une disjonction. Autrement dit, à la fois juste et pécheur, ce n'est pas de la même nature que fraise et framboise. Et donc nous avons une double possibilité de traduction latine, si jamais elle était d'actualité, qui laisse en réalité une double façon d'interpréter et de vivre le double ministère pastoral et presbytéral.

Je fais là un détour, après le Portugal, par l'Autriche et la Hongrie et de citer un livre qui a été pour moi comme un livre fondateur et que je vous conseille, car il introduit le passage de la modernité à la post modernité, tout en se situant à Vienne, en 1913. C'est L'homme sans qualité de Robert Musil. Il y a un chapitre, assez dense, qui m'a beaucoup appris sur mon Église, et qui s'appelle, dans une traduction fidèle : « La *cacanie* » Ne pensez pas au « caca » en français. C'est un mot qui n'existe pas. Cela fait penser à utopie, à un air fantastique; c'est une définition bien à lui, lui qui aimait les néologismes, de l'Empire d'Autriche. Pourquoi « *cacanie* » ? Le premier « *ca* », est « *Kaiser* » (Empire), et le deuxième « *ca* » est « *Koeniglich* » (Royal). Dans cet Empire sur lequel on a pu bien parler, tout était soit : *Kaiser-Koeniglich*, ou *Kaiser und Koeniglich*. Et toute la subtilité de l'affaire consistait à décrypter ce qui était, les deux assemblés, ce qui était les deux associés, et ce qui était les deux séparés. En sachant qu'il n'y avait qu'un souverain, qui est même resté très longtemps, avec la reine Victoria d'Angleterre, le célèbre François Joseph.

Pourquoi cela m'instruit sur mon Église ? Car je pense à mon Église que l'on définit comme presbytérienne et synodale. L'Église à laquelle on me destine, l'Église Évangélique Vaudoise d'Italie est, elle, synodale presbytérienne : nuance ... Le premier élément fait plus de poids que le deuxième. Mais encore faut-il voir si entre les deux, il y a un tiret, s'il y a ce que l'on appelle en italien, le « e » commercial que rappelle la clé de sol, ou alors s'il y a une disjonction ? Ce sont des questions qui, à elles seules, demanderaient une demi-douzaine de synodes. Je les évoque pour parler de quelque chose qui caractérise notre culture d'Église et qui est la dimension bipolaire. Déjà presbytérien et synodale, c'est bipolaire, mais

vous remarquerez qu'à l'intérieur d'une Église, dite locale, il y a le ministère du pasteur, le ministère du Conseil presbytéral et je pourrais encore abonder dans les termes duels ou duals. Ce qui veut dire que nous sommes dans une ecclésiologie, -j'aimerais dire- du vis à vis mais je ne peux que dire, du face à face. Il y a une différence profonde entre le vis à vis et le face à face. Si je devais résumer la culture du face à face, je dirais qu'il s'agit d'une culture d'Église frontale. Et la dimension frontale est très souvent la dimension de la confrontation, dans toutes les acceptions du terme.

Et d'ailleurs, allez au culte, si jamais cela vous arrive de temps en temps ... (moi je suis devenu pasteur, entre autres, pour pouvoir aller au culte, le dimanche matin, c'était relativement compliqué) . Et si dans le culte protestant, dit réformé, si vous me trouvez un moment où le pasteur et l'assemblée sont tournés dans la même direction, je vous signe un chèque - dans mon temps réduit, mais je vous le signe...Car on est l'un en face de l'autre. Vous remarquerez que la monodie ou le monologue pastoral cultuel, qui est souvent le cas, dérive d'une théologie, ou plutôt d'une idéologie du sacerdoce universel. Car le pasteur ne fait que représenter l'assemblée.

Si je regarde dans la vie politique, sociale, et pourquoi pas internationale, les éléments de bipolarité, il m'est difficile - enfant des années soixante que je suis - de ne pas évoquer la longue période de la Guerre froide ; c'est là que le bipolaire dans tout ses états, s'est déversé sur l'humanité entière. Et c'est là que le face à face peut chauffer et réchauffer. Autrement dit, pour simplifier un peu les choses, et sortir de la métaphore : est-ce que pasteur et Conseil presbytéral se tiennent comme l'unité de base d'un château de cartes? En quoi, on enlève l'un, l'autre tombe ! Est-ce qu'il y a là, une dynamique féconde ? Ou est-ce que c'est autre chose ? Encore là, il faut le dire, de nombreux synodes seraient nécessaires.

De ma part, je ressens dans la culture bipolaire qui est une culture du ping-pong, du tennis, une limite forte par rapport à une culture aérée, et multipolaire. Même en théologie fondamentale, on n'est pas resté au Père et au Fils, pour ainsi dire. On s'est vite aperçu que sans l'Esprit, quand même, cela flottait un peu trop. Mais cet élément trilatéral, c'est à dire trinitaire est quand même la base de notre théologie, y compris de la théologie protestante réformée, qui est très « *épiciclétique* » ; qui fait très souvent appel à l'Esprit, eh bien cette dimension triangulaire, nous la trouvons très rarement dans notre vie d'Église. Et donc il y a quelqu'un qui sort d'emblée du jeu. Qui sort d'emblée du jeu ? Mais je dirais l'Esprit, Dieu car si toute la force est dans l'équilibre pasteur-Conseil presbytéral, quelle est la place de Dieu ? Quelle est la place de l'Esprit ? Et accessoirement la place de l'Église ? Ce n'est pas périphérique : Dieu, l'Esprit et l'Église. Et j'espère développer très légèrement, en fin d'intervention, ce qui pourrait être un apport plus aéré et plus triangulaire, dans ce domaine.

Le ministère de berger.

Et maintenant, je viens plus près du ministère presbytéral, car c'est un ministère. On va maintenant au pays de Montbéliard. Au Synode commun, Luthéro-Réformé, qui a eu lieu à Sochaux, je n'ai pas eu besoin d'aller voir le célèbre retable de Montbéliard. Car le retable est venu à nous sous forme de copie, dans la salle synodale. Qu'est ce que l'on voit dans le retable de Montbéliard ? On voit une illustration, forcément plus luthérienne que réformée, du passage biblique, qui, me semble-t-il, fonde, dans ce domaine, notre ecclésiologie : à savoir Jean 10, où l'on parle des loups, d'agneaux, de loups déguisés en agneaux, d'une bergerie où la porte est tout le temps ouverte et où l'on parle d'un bon pasteur, que l'on pourrait également traduire par beau pasteur. Dans ce retable, on voit un agneau, à cause de sa perruque blanche, en chair. C'est assez étrange, on revient à la dimension animalière, après la monarchie bicéphale, ce qui est une monstruosité zoologique, du bipolarisme d'Autriche et de Hongrie, le loup et l'agneau. Donc là c'est un agneau mais derrière cette perruque, un peu sacerdotale quand même, on voit bien qu'il s'agit d'un loup. Il y a le renvoi très clair au

message évangélique, qui dit que ce sont les brebis, qui, quelque part, choisissent, ou plutôt, reconnaissent - une notion importante dans notre ecclésiologie : reconnaissance - le Berger. Ce qui, tout compte fait, est très peu catholique et aussi dans le monde pastoral, comme dans l'activité économique, c'est vraiment rare que les brebis agrément le berger. Donc, l'assemblée, par le biais des conseillers, détient une partie importante de ma vocation. Ma vocation ne préexiste pas à la venue en Église; la venue en Église est constitutive de la vocation.

Mais voilà qu'il y a quelques éléments qui sont heureux d'un point de vue théologique mais qui affaiblissent d'un point de vue anthropologique, car forcément, le pasteur peut (au conditionnel) se sentir agréé, comme si l'Église, par le biais du conseil, était son employeur, voire son patron. Et là on passe très vite de l'Église réformée à l'Église déformée, comme si les deux ne formaient qu'une Église. Ce qui est dit en Jean est très important, parce que vous remarquerez que ce qui est demandé au Conseil et aux gens en général, c'est un ministère spirituel et non pas de gestion. Ils sont là pour saisir, avec l'aide de l'Esprit saint, si ce que vous annoncez en chaire, le dimanche, est l'Évangile ou autre chose.

Le rôle et la place des charismes.

Je reformule. Est-ce que vous mettez vos dons, vos ambitions, vos charismes, vos talents au service de l'Évangile ou est-ce que vous mettez l'Évangile au service de vos dons, vos ambitions, vos charismes, vos talents ? C'est une question cruciale qui me permet de passer du pays de Montbéliard à ton pays d'origine, Evert, qui est, semble-t-il, bas. J'ai appris que traditionnellement, aux Pays Bas, le pasteur qui montait en chaire, recevait ou ne recevait pas, ce qu'on appelait, la main d'association et dont l'origine n'est pas batave, mais biblique, en Galates 5. Et c'est le Conseil presbytéral qui donnait cette main. Cette main donnée ou non donnée, car ce n'était pas un automatisme, voulait dire : eh bien, ce dimanche, tu nous as annoncé « le pur Évangile de Jésus-Christ » ou alors c'était autre chose. Ce qui ne veut pas dire que l'on était d'accord ou non, avec le pasteur. L'Église et le Conseil étaient là pour cela. Et d'une façon très fidèle à Jean 10. Et cela a été le cas pendant de nombreuses années, avec toutes les déformations d'usage jusqu'au milieu du 19^{ème} siècle.

Une fois, j'ai demandé à Paulo Ricca (qui est de temps à autre traduit en français) qui appartient à l'Église Évangélique Vaudoise érigée en 1532 : « À quel moment cet équilibre s'est cassé ? » Il m'a répondu : « Au milieu du 19^{ème} qui est pour nous le siècle de la fracture ». Pourquoi s'est-il cassé ? Il m'a répondu : « Pour deux éléments. Premièrement, les gens ont arrêté de lire l'Écriture et encore plus de l'écouter ». Donc, il y a eu une incompétence spirituelle et scripturaire, qui pour la première fois, en trois siècles de vie, a pu éclore au sein de notre Église. Et donc les gens étaient très gênés car à cause d'une certaine ignorance de base, grandissante, ils n'étaient plus en mesure de dire, ceci, c'est l'Évangile, et ceci est autre chose. Et le deuxième élément : L'évangile lui-même connaissait-pour le dire à l'anglaise- une sorte de « *split* » : on ne savait plus ou était l'Évangile? En simplifiant, il y avait des divergences entre le camp des « libéraux » et le camp des « orthodoxes ». Et donc à ce moment là, l'Église a renoncé. Je ne suis pas pour le retour au bon vieux temps, mais il est bon de savoir que nous venons de là, et que d'un point de vue purement quantitatif, et chronologique, cette partie là est encore plus importante en terme de durée que la partie qui a suivi.

L'exception italienne.

Ce sera mon dernier voyage. Je vous parle maintenant d'Italie où je connais une Église (on connaît par amour, n'est-ce pas, me dit l'Évangéliste Jean) qui tout en étant protestante,

réformée, et calvinienne, est assez différente de celle qui est la mienne, aujourd'hui. Je vous donne un exemple qui concerne à la fois le pasteur et le Conseil presbytéral. Car nous ne sommes pas la seule Église réformée du monde et nous sommes une Église qui s'appelle plutôt ailleurs comme presbytérienne, ce qui revient à mettre un appui très fort sur ce mode. C'est-à-dire que nous sommes une Église des anciens. Et nous sommes désignés, non pas comme une Église pastorale mais comme une Église des anciens dans la plupart des pays du monde. Et c'est là d'ailleurs que notre Église va au-delà d'elle-même car nombreuses sont les familles des Églises qui partagent cet aperçu. La plupart, inutile de le rappeler, évangéliques.

En Italie, le « Conseiller de service » n'existe pas. Qui est le Conseiller « de service » si je lis les brochures éclairées et très éclairantes de notre Église? C'est le conseiller qui fait le lien, y compris liturgique entre le gouvernement de l'Église et le culte, qui est l'expression de l'Église. Vous me permettrez d'être irrévérencieux, et de vous dire que sans nier cette dimension, le Conseiller « de service » est celui qui permet de pallier l'absence de tous les autres... qui l'autorise, qui l'encourage... qui la consacre et qui la scelle. Ce n'est pas l'exception qui confirme la règle, c'est l'exception qui fait la règle. Et je la considère aggravante. L'Italie n'est pas le pays où coulent le lait et le miel. D'habitude, une demi-heure avant le commencement du culte, le pasteur et tout le Conseil se retrouvent pour prier. Vous remarquerez que ce n'est pas impossible de détester quelqu'un pour lequel et avec lequel on prie. Mais c'est quand même difficile. On prie et ensuite, on traverse, parfois, une pièce ou une rue (cela dépend des lieux) et il y a une entrée « commune ». Dans ce mot « commun », n'y voyez pas seulement une communion, mais il y a quelque chose qui fait que la solitude pastorale - qui fait écho à la solitude presbytérale -, n'est pas tout à fait la même.

Qui suis-je comme pasteur au milieu de mes frères ?

Je reviens à la conjonction et à la disjonction, à la priorité ou non, au tiret, et à la monarchie bicéphale d'Autriche et de Hongrie. Mais c'est le temps de quitter les voyages et d'aborder le sujet de fond. Qui suis-je comme pasteur au milieu de mes frères, avec qui le ministère est partageable et non point commun ? Il y eut une époque où on avait tendance à dire : le pasteur, c'est un interprète. Comme je viens quelque part de là, par un mémoire en philosophie, fort éloigné sur l'herméneutique, je n'ai jamais été tenté par ce chemin. J'aurais tendance à dire, par mon expérience, que le pasteur est un « inter-prêtre » et non pas « interprète ». C'est-à-dire, je suis au milieu du Conseil : zut, ils sont tous prêtres, sauf moi. Cela peut être navrant ou libérateur, selon les expressions ?

Savons-nous ce que c'est un Conseil presbytéral, dans l'ecclésiologie catholique ? Car le Conseil presbytéral existe en ecclésiologie catholique ! Et ce n'est pas une entité des moindres ! La question n'étant pas rhétorique, vous avez la réponse : c'est l'évêque avec les prêtres qui le conseillent. Tout à fait. C'est une assemblée consultative, que l'évêque peut ou non convoquer, c'est à sa discrétion, pour prendre la température de l'Église, et décider ce qu'il souhaite décider. Il y eut un moment dans l'histoire de France où cela était délicat. C'étaient les assemblées du bas-clergé au 19^{ème} siècle qui pouvaient être assez vindicatives. Mais la pénurie fait qu'il n'y a plus de bas, plus de haut. Et nous sommes déplacés.

Et donc je dis aux miens : « Mais les prêtres, c'est vous ! » Chose qui trouble pas mal, les garçons, mais aussi les filles à la puissance 2. Mais mon ministère est un ministère de « navetteur », quelque part, d'agent de liaison permanent entre le ministère sacerdotal qui est le vôtre ensemble, et le ministère pastoral qui est le mien, tout seul, mais pas sans vous. Là je touche un point qui n'a pas été évoqué. C'est que le pasteur n'est pas ajouté au Conseil presbytéral, comme s'il en était le membre d'honneur, ou le membre d'office, comme s'il était le permanent de l'Église, alors qu'il est le seul qui n'est pas permanent. Nous négligeons parfois le fait que le pasteur est membre du Conseil et donc que le Conseil n'est

pas à l'extérieur de lui, le lieu de tous les dangers, de tous les fantasmes, par où, à tout moment, une crise peut arriver. Et quand une crise arrive, on a rarement vu une Église partir.

Quelle sorte de règne ?

Mais on a vu ô combien de pasteurs partir et même trois jeunes pasteurs partir l'un après l'autre. Le pasteur n'assume pas son ministère presbytéral. Il se confine, se cantonne souvent dans le ministère pastoral comme pour se recentrer sur son métier d'origine et faire mieux front, voire faire mieux bloc. Un conseil qui découvrirait sa consistance spirituelle, un pasteur qui découvrirait sa consistance presbytérale feraient ensemble un pas significatif vers une harmonisation des deux ministères. Mais voilà qu'il y a un autre problème, qui n'a pas pu être évoqué pour l'instant, et qui est le problème présidentiel. Dans un pays fondé sur le régicide, comme la France, (c'est ainsi que je le ressens) la suppression du monarque a engendré 600 000 présidents. Tel est le nombre d'associations dans le pays qui est devenu le mien. Et je fais partie du nombre puisque l'on m'a demandé de faire partie et de présider la « commission télévision » de la Fédération Protestante de France.

Puisque nous vivons sous la Cinquième République, et pas sous la Quatrième, le poids de l'histoire et de la géographie, ou des élections, peuvent faire croire que la république de l'Église est une république présidentielle. Rien ne le dit mais tout le fait croire ou nous amène vers ce drôle de ministère. Et je crois que là, on se trompe profondément. Car d'un côté, on est dans le calque parfait de ce qui est parfaitement « a-chrétien ». C'est la théologie des deux règnes sans Dieu, en partant du règne de l'homme. Et de l'autre côté, on fait miroiter une autorité, au-dessus de toute autre autorité, qui n'est pas celle de Dieu, contrairement à ce qui est dit dans la lettre aux Philippiens, mais qui est celle du président.

Est-ce que l'on ne pouvait pas trouver autre chose que le mot président, qui est dirigiste, dans la culture française? Et on ne parle plus d'anciens (ce qui est mauvais) puisqu'on parle de Conseillers. On pense en Conseil. Alors on a l'image du Conseil des ministres où chacun défend son beefsteak, pour des arbitrages ; l'image du conseil d'administration, qui essaie d'empocher des dividendes, qui contrôle. On est dans la déformation des mots. Et toute déformation de mots introduit des maux. Je crois qu'il n'y a pas grand chose à faire. Mais le mot président n'est pas un mot innocent, ni un mot neutre, ni un mot chrétien et n'est pas dans l'acception commune un mot protestant. On peut les appeler différemment. En franchissant les Alpes, je vois l'équivalent du Conseil national de l'Église Réformée de France. En Italie, il n'y a pas d'équivalent mais il y a la « Table Vaudoise ». On se met autour d'une table. Ce n'est pas du tout le même jeu. Il n'y a pas de président du Conseil national, il y a le modérateur de la Table Vaudoise. Ce n'est pas moins ou plus réformé mais c'est différemment nuancé. Cela se prête sans doute à d'autres pathologies, mais pas au mal français. Et je me permets de vous le dire.

Cloisonner des départements ou associer les ministères ?

J'avance encore un peu. Ce qui est demandé au Conseil, aux Conseillers, aux Anciens ; c'est beaucoup ! Comment le résumer ? C'est d'associer le matériel et le spirituel. Nombres d'Églises dites évangéliques ont un conseil d'administration, fort important, et le discernement des anciens. Nous prétendons pour d'excellentes raisons que les deux peuvent faire un. Il y a là derrière la théologie luthérienne des deux règnes, et la théologie de la sanctification, calvinienne. Nous prétendons que même la chaudière peut être traitée d'une façon spirituelle. Ce qui est parfaitement vrai en principe, et parfaitement faux, à quelques exceptions près, dans la pratique. Tout en n'admettant pas que nous avons un pôle conseil d'administration et un pôle spirituel, nous vivons à l'intérieur du même pôle deux

pôles et nous avons tendance à favoriser les compétences. Mais si j'ai beaucoup entendu parler d'incompétence dans la trésorerie, par exemple, j'ai très rarement entendu parler d'incompétence spirituelle. Alors que c'est souvent le cas pour nombre de conseillers et pourquoi pas, pour nombre de pasteurs.

Nous nous posons trop de questions mais à coup sûr, pas souvent les bonnes questions. Il est important, à mon sens et aussi dans ma vie de pasteur, que le Conseil soit investi d'un ministère biblique, théologique et spirituel. Je me sens rassuré quand c'est le cas. Je ne me sens pas parasité, « interféré ». Je me sens accompagné, encouragé, entre frères et sœurs. Trop souvent l'Église c'est comme le chantait le chanteur Léonard Cohen, en parlant de la vie de couple – l'art de vivre seul, ensemble. Je ne crois pas que cela soit cela, dans les mots de l'Évangile. Trop souvent, nous sommes seuls, ensemble. On peut sortir de là, en faisant des pas qui ne sont pas des pas d'incompétences. Si je renvoie à mon Conseil, son caractère gestion et si je me « *bunkérise* » dans le ministère dit « spirituel », nous nous égarons ensemble. Je prétends que le spirituel n'est pas l'immatériel.

Autrement, Internet serait hautement spirituel, chose qui me surprendrait énormément. Le spirituel et le matériel seraient traversés, transpercés par quelque chose qui les dépasse tout en l'accueillant et en l'exprimant. Là, on peut être tournés du même côté, et non plus dans le face à face, ni le vis à vis mais avoir une harmonisation du regard qui est très visible dans cette icône involontaire qui est à votre droite. Voici un chemin d'espérance.

La recherche du plaisir aux autres.

C'est le moment de sortir une anecdote, forcément personnelle. Je me suis aperçu de deux choses. Au commencement du proposanat, je me suis aperçu que si je courbais l'échine, pour vingt-quatre mois, en attendant d'être agréé, j'aurais été dans l'impossibilité de la relever par la suite. C'est ce que Conrad Lorentz appelle en psychologie animale « *l'imprinting* ». L'empreinte faite demeure, comme un archétype. Mais je me suis dit : « Comment procéder? »

C'était une question, littéralement parlant, de vie ou de mort pour moi. Je suis intervenu sur deux fronts. Premièrement, je ressentais un grand besoin de poursuivre des études. Mais comment suivre un projet de D.E.A. à l'époque, dans le proposanat ? Fallait-il demander la permission ? Fallait-il mettre l'Église devant le fait accompli ? Et que choisir comme sujet de thèse ? J'avais un faible pour la théologie des couleurs dans l'Apocalypse, mais en terme ecclésiologique ? Et puis, je me suis dit : « Ce sera la bénédiction. » Quand je l'ai dit au Conseil presbytéral, sans demander la permission et sans les mettre devant le fait accompli, je leur ai dit : « Voici, j'ai un problème. Je vois la grâce au commencement de chaque culte, mais je ne vois pas l'état de grâce, un état possible de la bénédiction, dans mon Église. Autrement dit, je vois dans l'annonce de la grâce un usage idéologique de la part de notre Église, au sens large, et j'ai besoin d'autre chose, pour sortir de là, et pour vivre avec bonheur avec vous, ma vie de pasteur. » Je n'essayai pas de biaiser pour recueillir un oui. Je disais un besoin qui, pour la suite, a pu trouver, quelque part, une réponse. Et là, la question que j'ai posée est une question qui habitait toute l'Église. La question de l'état de grâce, la question de la culture qui ne soit pas une culture de l'épuisement, qui ne soit pas une culture de l'effort, qui ne soit pas une culture du contrôle du regard réciproque, mais une culture du bien être.

Et puis la deuxième fois, je me suis vite aperçu que j'avais besoin d'être admiré : chose qui m'a inquiété au plus haut point. Car un pasteur a sans doute besoin d'être aimé, comme chacun de nous, d'aimer à son tour, d'être encouragé, et d'encourager, mais admiré... Je pense à la lettre aux Philippiens que nous avons lu ce matin : intéressez-vous aux autres, plutôt qu'à vous-mêmes, considérez les autres comme supérieurs à vous-mêmes, et la suite.

Je me suis dit : « Si c'est çà, il y a quelque chose qui cloche dans mon ministère ». Et alors j'ai introduit (c'est la deuxième fois que je le dis dans mon ministère, et j'espère que vous ne le répèterez pas à l'extérieur), aménagé, et cultivé des domaines d'inaptitudes, voir de *nullité ministérielle*. Car je parle du prophanat. Le pasteur proposant a tendance à dire : « Oui, oui, je sais faire, tout et plus ! » Il se sent peu assuré. Donc il a tendance à prendre. Mais derrière cela, c'est le besoin du regard flatteur des autres qui se disent : « Ah tiens, même cela, il l'a fait. On en a de la chance. Que l'on garde celui-là très longtemps. » Alors j'ai cultivé deux domaines de nullité, de friches ministérielles. Mais bien sûr, j'ai été prédisposé mais je suis allé au-delà de la prédisposition. Mon Église me connaît comme un pasteur qui n'est pas chantre et qui est même proche du barde des albums d'Astérix, qu'on bâillonne à la dernière page, le pasteur qui chante faux. Et je le dis assez souvent pour qu'on me le redise avec délectation. Ce qui surprendrait au plus haut point les membres de la chorale que j'ai quittée en Italie, dont j'étais l'un des ténors – pas un Pavarotti, mais pas non plus un nullissime.

Le deuxième domaine, avec davantage de prédisposition, c'est le bricolage. Voilà quelqu'un qui ne sait pas planter un clou. On me le redit tout le temps, avec beaucoup d'humour, même aux assemblées générales, même dans les rapports pour la Région. Cela leur permet de jouer entre « infériorité » et « supériorité ». Ça permet une circulation. Moi, je ne me sens pas blessé par ces remarques, car cela me permet de me reconnaître ailleurs, et autrement. Et le fait d'avoir pris l'initiative du lieu où je serai nul, m'a donné quand même un avantage relatif. Comme c'est un « tuyau » (il paraît que l'on peut se passer des tuyaux entre collègues), cela ne sortira pas d'ici, vous me le confirmez...

Avons-nous peur de notre ombre?

Je m'approche petit à petit de la fin de cette balade rhapsodique. J'ai parlé à beaucoup de Conseillers presbytéraux, avec beaucoup de pasteurs aussi. Et j'ai demandé très souvent : quand il s'agit de discerner d'abord, de chercher, ensuite qui sera Conseiller, Conseillère, à l'avenir, comment faites-vous? Il y a un premier critère : est-ce que l'on agit selon une logique de quota, pour avoir un puzzle de l'Église, telle qu'elle est ou est-ce qu'on désigne par ce choix l'Église qui sera ? On met une impulsion, et on sort d'un simple fait d'enregistrement.

Je veux parler de la visite et du processus de la visite. Le processus de la visite consiste à dire : qui pourrait dire oui à notre appel? Et c'est très mauvais car il y a beaucoup de gens qui peuvent dire oui, mais sans être à leur place. Il faut choisir la bonne personne et s'exposer au risque de recevoir un non. Plus on s'expose à ce risque, moins de non on recevra. Plus on fuit ce risque qui nous fragilise, et plus on recueillera de non. Mais une fois que l'on se présente, qu'est-ce qu'on lui dit ? J'ai découvert, et je découvre toujours, que le discours moyen (au sens d'une lecture médiane du terme) passe par la présentation, la proposition et on lui dit, cela fait deux soirées par mois. Ce qui est naturellement faux.

Mais si l'on disait que cela fait huit soirées par mois, cela ne serait pas moins faux. J'étais très étonné que l'on ne se présente pas avec le fascicule « Reconnaissance liturgique du ministère confié au Conseil presbytéral » pour leur lire. Et quand je l'ai fait avec le Conseil que je recevais, donc, après coup, il sursautait. « On nous avait caché cela : Assiduité à la Sainte Cène... Ne pas scandaliser le petit... Prier... » Avons-nous peur de notre ombre? Ou est-ce que l'on considère que la liturgie, c'est du carcan péri-homilétique ? Ou c'est du para-catholique? Est-ce que c'est pour la pompe? C'est étonnant, on omet de leur dire qu'ils gouvernent l'Église, de leur parler de discernement. Notre besoin qu'ils disent, oui, nous pousse jusqu'à transfigurer ou défigurer la nature du ministère... Il paraît que oui. Et alors comment s'étonner si l'Église est « in docile »? Je vais passer par l'étymologie. Étymologiquement *in-docile* veut dire que l'on ne peut pas l'enseigner. Non qui n'obéit pas mais réfractaire à tout enseignement. Il y a aussi des pasteurs parfaitement « indociles »

dans ce domaine. C'est-à-dire le refus prioritaire et préalable de grandir grâce à quelque chose, et pourquoi pas quelqu'un qui nous vient de l'extérieur.

Mais comme nous avons un prototype et même une anthropologie protestante du genre : la foi soumise, et que nous ne savons pas ce que c'est que la docilité évangélique, nous avons tendance à la confondre avec le « béni oui-oui ». Voici que le protestant existe rarement en disant : « Mais oui ! » Il existe souvent en disant : « Oui, mais ! » La capacité d'être transformé et retransformé sans cesse est atténuée. Pourquoi cela? Entre autre, à cause du syndrome trotskiste. Peut-être que certains parmi nous sont trotskistes ? Quel est le syndrome trotskiste? Ce n'est pas le syndrome communiste. C'est le syndrome de ceux qui sont contre à l'intérieur du communisme, de ceux qui sont contre: donc, les doublement contre. Ils ont besoin de deux grands frères, par opposition. On revient à « et » et « ac » comme conjonctions. Ils ont besoin de l'adversaire pour exister. Comme notre ecclésiologie était longtemps, au moins deux siècles durant, en quête de survivance, nous avons été modelés par nos propres ennemis. Et ce n'était pas de la charité pure. Cela a renforcé notre système immunitaire. Mais il y a quelques maladies nosocomiales que l'on attrape au passage. L'antidote est souvent pathogène, cela ne surprendra pas les médecins.

Sortir de cette culture est aussi sortir d'une culture du regard des hommes. Nous les pasteurs, nous avons peur du regard des autres. Nous n'écoutons pas la parole du Seigneur qui nous dit que la crainte de Dieu éclipse toute autre crainte. Nous avons peur de la président(e) du Conseil presbytéral, de la tsarine et de toute autre chose qui peut venir perturber - car nous ne sommes plus dans la crainte du Seigneur. Nous naviguons à vue. Le regard de Dieu, qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que ma reconnaissance, mon repos, ma consolation, ma miséricorde, je la cherche et je la trouve en Dieu. Ma question n'est pas : êtes-vous satisfait de moi ? Suis-je le meilleur des pasteurs du monde, comme la reine méchante le demandait dans le miroir de Blanche-Neige ? Ce n'est pas la bonne question. Si c'est notre question, nous nous leurrerons. Et nous leurrerons tous ceux qui nous sont confiés. Le retour n'est pas là. Il se fera peut-être quinze ans après notre départ ou ne se fera pas du tout. Faut-il toujours réintroduire par la fenêtre cette théologie des mérites, des œuvres, que l'on a chassée par la porte il y a cinq siècles ? La question est rhétorique. Et donc, je crois que non.

L'*anti*-cahier des charges.

Et j'entame enfin ma petite conclusion qui reprend le bilatéral, le multilatéral, et qui m'encourage et vous encourage à rentrer dans une théologie biblique des charismes. Qu'est-ce que la théologie des charismes? Je réponds d'une façon que Calvin n'aurait pas partagée, mais qui est légitime. Je dis, c'est l'*anti*-cahier des charges. C'est le cahier de *décharge*. Parce que la théologie des charismes nous empêche d'être dans un inventaire de fonctions et de tâches à accomplir parce que, visiblement, si je ne suis pas le meilleur pasteur du monde (ce qui est fort probable) le don que j'ai reçu là, je ne l'ai pas reçu à un autre endroit. Donc, me demander d'être là où mon don n'est pas, c'est plutôt masochiste pour l'Église qui m'est confiée. Ce qui ne veut pas dire que je fais ce que je souhaite faire ou ce qui m'est agréable. Car il y a des charismes qui sont aussi des échardes. Je suis là pour être discerné par les autres et pour discerner les autres. Notre théologie des ministères est très simple. Nous cherchons des gens pour combler des trous. Ce qui nous permet d'être dans une vie gestionnaire de l'Église.

Je ne suis pas intéressé si tu es passionné par la musique contemporaine au saxophone car j'ai besoin d'un trésorier. Donc je ferai l'impossible pour te transformer en trésorier si jamais tu n'étais pas nullissime en mathématiques. Et le fait que tu aies reçu un don pour l'improvisation au saxophone, je m'en fiche éperdument. Car j'ai besoin d'autre chose et je suis dans une logique de bouche trou. Ta liberté d'expression ne m'intéresse pas. J'ai à te

caser. Est-ce que ce n'est pas cela aussi notre vie d'Église ? Je suis sourd et aveugle au don que tu as reçu. Je ne suis pas là pour faire place au tien. Et après je me plains que l'on ne fasse pas place au mien. Est-ce si étonnant, ce retour d'ascenseur ?

Mettre les ministères au large.

Ouvrir les ministères, ouvrir les charismes, aller au-delà des besoins exprimés, sortir d'une logique d'inventaire, et de cahier des charges, me semblent très important comme sortie heureuse d'une lecture fonctionnaliste et fonctionnelle du ministère pastoral, pour être dans une bonne lecture vocationnelle qui concerne et les Conseils, et les pasteurs . Et maintenant que je vous ai dit tout cela, je m'adresse de nouveau au Portugal. Cela me rappelle mon voyage de noces, le premier. Mais cela me rappelle aussi un petit pays face à l'océan. En Hébreu moderne, *océan*, cela se dit *mer de la peur*. Les hébreux n'avaient pas le pied marin. Ils n'étaient pas normands, ni phéniciens derrière lesquels il y a d'autres terres et d'autres vies. Au Portugal, vous trouvez des boutiques qui vendent des produits *ultra-marinos* – d'au-delà de la mer. Au-delà de la mer il y a une étendue qui fait quarante fois le Portugal et qui s'appelle le Brésil. L'un ne s'explique pas sans l'autre. Ce n'est pas la mer rouge, mais il faudra bien la traverser. La terre et les terres qui sont au-delà, qui sont destinées à notre Église sont riches et fertiles. Encore faut-il les voir, sans les voir, avec un même regard, porté dans la même direction ! Je vous remercie.